

Le doyen Bridel (1757-1845)

Autor(en): **Perrochon, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **19 (1945)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869990>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE DOYEN BRIDEL

(1757-1845)

Depuis le temps lointain où Louis Vulliemin consacrait au doyen Bridel un essai biographique ou celui, plus récent, de la thèse de M. Gonzague de Reynold, le souvenir du doyen s'est estompé. Le centième anniversaire de sa mort, survenue le 20 mai 1845, est une occasion de le rappeler brièvement ¹.

Descendant d'une famille qui donna au Pays de Vaud une dynastie de pasteurs, Philippe-Sirice naquit à la cure de Begnins en novembre 1757. Il suivit ses parents au presbytère de Crassier, que Suzanne Curchod venait d'illustrer de sa présence juvénile et précieuse. Sa mère, une Nîmoise, avait une grâce et une vivacité méridionales. Son père avait rapporté des camps sardes, où il avait été aumônier, et où il avait occupé ses loisirs à lire les écrivains de l'antiquité, une passion pour les littératures latine et grecque et des habitudes de discipline militaire. Il soumit ses huit enfants à une existence qui ne laissait guère de place à la fantaisie, de la prière du matin à la lueur de la chandelle, à l'examen de conscience du soir. Et pour les menus faits de la vie quotidienne, on suivait avec ponctualité les conseils du *Messenger boiteux*.

Deux des fils devaient réussir dans le commerce. Un troisième, Louis, après avoir parcouru l'Europe, fut à l'Académie de Lausanne un professeur d'exégèse qui ne craignait pas les glosses paradoxales ; il commit un roman fort curieux et anonyme, des études sur le Dante, des commentaires des livres sacrés et chercha à savoir si les Américains descendaient du même Adam que

¹ Allocution prononcée à l'inauguration, le 5 mai 1945, de l'exposition organisée par la Bibliothèque cantonale et universitaire en commémoration du centenaire de la mort du doyen Bridel.

nous ; partisan des idées nouvelles, il fut député au Grand Conseil et, auparavant, dans le canton du Léman, « missionnaire de la liberté ». Samuel-Elisée fit en Allemagne brillante carrière de diplomate et de botaniste, épousa successivement deux baronnes et fut anobli.

Quant au futur doyen, il apprit les rudiments du latin auprès de son grand-père à l'Abbaye, où ce nonagénaire robuste, qui faisait dans son temple accompagner le chant des psaumes par quatre trompettes retentissantes, l'éleva dans l'atmosphère des patriarches, idylisée par celle de ce *Robinson suisse* que l'on aimait alors à lire. Été comme hiver, l'enfant courait la vallée nu-tête et pieds nus ; il apprenait à aimer la nature et la montagne et à mépriser le luxe et les vanités citadines. Des bords du lac de Joux, l'enfant passa aux rives de la Broye. En pension chez l'un de ses oncles, pasteur à Moudon, il fut élève du collège de ce bourg, que dirigeait un Français, disert et humaniste. Il termina ses classes à Lausanne.

Se destinant au pastorat, Bridel entra à l'Académie. Il y eut comme maîtres Allamand, à l'ironie redoutable, Pavillard, de qui Gibbon apprécia l'érudition sinon la table, Alexandre-César Chavannes, féru d'étymologie et d'anthropologie autant que de théologie fondamentale. Etudiant appliqué, bon garçon candide, il fut scandalisé par la vie que menaient certains de ses camarades, qui dissimulaient dans leurs cahiers d'hébreu des vers à leurs maîtresses, et préparaient leurs premiers sermons en jouant aux cartes. Il chercha remède à ses désillusions dans l'exercice poétique. Sur les hauteurs de Belmont il se prit à rimer, en contemplant les hautes tours de la ville et les monts de Savoie se mirant dans le lac. Auprès d'un ruisseau, il lisait Ossian, Virgile, Horace, les tragédies des deux Racine et celles de M. de Voltaire, les odes de Lefranc de Pompignan, les pages lyriques de Jean-Jacques et les poèmes de l'abbé Delille pour qui il avait la plus vive des admirations. Il rêvait de doter son pays d'une poésie qui fût helvétique, c'est-à-dire de couler dans une forme française des sujets suisses, interprétés selon les conceptions en vogue en Allemagne et en Angleterre. Être de ce

côté de la Sarine ce qu'étaient de l'autre Haller et Gessner. Le succès ne tarda pas à récompenser ses efforts. Il devint le versificateur à la mode en d'admiratifs cénacles et, sa renommée dépassant les murs de sa ville, fit prédire à Chaillet, l'Aristarque de Neuchâtel, qu'un poète allait enfin illustrer la Suisse française. Le cercle de ses relations s'élargit. Deyverdun lui ouvrit sa riche bibliothèque et le présenta à Gibbon qui, sous les acacias de la Grotte, lui exposa ses principes historiographiques. Auprès de Dutoit-Membrini, le mystique, il goûta la ferveur d'une foi dévorante. Le doyen Polier de Bottens, l'ancien ami de Voltaire, lui prodigua les conseils de sa longue et souple expérience. Le docteur Tissot le prit en affection et le guérit d'une fièvre persistante par un séjour à Gryon. Seigneux de Correvon, l'un des hommes les plus remarquables du Lausanne d'alors, esprit universel, à qui aucune science ni aucun art ne paraissaient étrangers, trouva dans le proposant un disciple, épris de nature, de poésie et d'histoire.

Après avoir épousé Louise Secretan, Bridel, vicaire de Prilly, fut le mentor de nobles étrangers et de Benjamin Constant. Il adaptait des poèmes anglais, publiait ses premiers recueils. A la « Société littéraire » il disserta un jour de la rareté des poètes au Pays de Vaud, de la nécessité de combler cette lacune en créant une poésie qui fût l'expression même du pays. « M. Bridel, dit le journal de cette association, fait mieux que de donner des préceptes ; il joint l'exemple. Il lit de charmants morceaux de poésie que d'une voix unanime la société proclame : poésie nationale. » Il fut admis aux samedis de la générale de Charrière-Bavois, et il laissa de ces réunions un tableau enchanteur, très loin des boutades de Benjamin Constant, qui prétendit y avoir vécu les heures les plus ennuyeuses de sa vie. Comédie, lecture des ouvrages nouveaux, soupers champêtres, musique... Il écoutait les aventures prolixes d'Isabelle de Crousaz-Polier, dont il bénit dans le romantique sanctuaire de Saint-Sulpice l'union avec le baron de Montolieu, et les mots de Rosalie de Constant, que cet idéaliste de Bernardin de Saint-Pierre n'avait pas encore abandonnée parce que sans dot.

Durant les séjours que Mme Necker faisait à Beaulieu, il était admis à lui présenter ses hommages et à entendre l'éloge de l'époux incomparable, en qui elle ne sut jamais ce qu'elle devait le plus admirer : la rareté des capacités intellectuelles, le culte qu'il avait pour elle ou la faculté de s'enrichir. Il n'oubliait pas ses amis, comme le juriste Samuel Clavel de Brenles qui tenait de son père une science impeccable et de sa mère esprit et philosophie, Gabriel-Rodolphe Henchoz dont toute la carrière pastorale fut à Rossinière d'un dévouement rare, qui fut curieux de patois, d'observations météorologiques et qui, désireux de réalisations sociales, introduisit dans sa paroisse le tressage de la paille. Avec Henchoz, Bridel parcourut sommets et vallons. Mains récits nous ont laissé le souvenir de ces courses, auxquelles le Hollandais Roëll-Secretan participait volontiers. Et Roëll avait une charmante fille, Rosine, qui, avant de devenir Mme Isaac Auberjonois, inspira à Belle de Charrière le personnage de Cécile : un joli front, des yeux noirs, brillants et doux, les lèvres vermeilles... c'est la santé, la gaieté, la bonté, la simplicité de cœur et la droiture d'esprit, disent les *Lettres de Lausanne*. Le doyen Decoppet, les naturalistes Thomas l'entraînaient à d'alpestres herborisations : Taveyannaz, Anzeindaz, le Valais.

Pasteur de l'Eglise française de Bâle, Bridel rencontra dans la cité rhénane aussi bien Barthélemy, le chargé d'affaires de France, que Cagliostro qui opérait des cures merveilleuses, secondé par « sa compagne du moment, qui alliait tous les manèges de l'intrigue à toutes les grâces de la figure ». Et le pasteur, n'osant refuser d'écrire pour l'aventurier un distique, s'en tira habilement :

*Imposteur chez ceux-ci, prophète chez ceux-là,
L'énigme de son siècle est l'homme que voilà.*

Une communauté fort aristocratique (des Bernoulli, des Sarazin, des Burkhardt) entourait le jeune lévite d'attentions délicates. Chaque Nouvel-An il était comblé de pains de sucre, de livres de chocolat et de café fin, de papier à écrire, ainsi

sans doute celui à bord rose tendre dont ses correspondantes lausannoises admiraient la préciosité galante. Surtout ce fut l'époque des contacts avec la « Société helvétique ». Aux réunions d'Olten, dans la fumée des pipes et le bruit des verres, on l'acclamait, on le portait en triomphe de table en table. Lui-même était pris d'un enthousiasme sans limite pour les conceptions de ses confrères : le docteur Zay, érudit cordial, le savant Balthazard de Lucerne, Iselin, séduisant penseur, Gessner, qui avait l'air d'un idiot et non de l'homme de génie qu'il était, Lavater à l'ardeur communicative, Bodmer, Wieland. Réformes de l'éducation, des gouvernements et des mœurs, patriotisme suisse. Et, tout en continuant de parcourir le pays et de le découvrir, Bridel ne renonçait point à sa vocation de poète et guidait sur les sentiers du Parnasse les premiers pas d'Isabelle de Géliou, la muse de ce Colombier où tout le monde rimait à l'exemple de son maire, César d'Ivernois : Isabelle, « des grâces, des vertus, c'est le vivant modèle ».

Désireux de trouver pour sa femme un climat meilleur, se sentant lui-même né pour les champs, (« Le grand monde m'énivre et me fatigue. J'y porte une gaieté que je ne tarde pas à payer par des retours de spleen »), Bridel prenait en 1796 congé de ses ouailles bâloises et partait pour Château d'Oex. Une paroisse selon son cœur. Une population intelligente et avancée en civilisation, mais demeurée de mœurs simples. Au-dessus du bourg, l'église aux murs blancs est entourée de frênes et d'ormeaux. La récolte des foins et la fabrication des fromages étaient l'occupation des habitants dispersés dans les hameaux épars. « Je profite du beau temps pour parcourir mon diocèse ; hier j'ai passé mon temps à visiter une belle vallée, séparée de celle où je suis par une chaîne de rochers que je n'avais pas encore franchie, et ce jour a été le plus beau de ma vie. Je ne puis rendre les affections intimes que j'ai éprouvées dans ces demeures de paix, où l'on trouve les mœurs des patriarches avec la foi des premiers chrétiens... Je me prépare à consigner dans un journal les leçons que je reçois dans ces visites, où j'apprends plus que je ne puis donner. » Années heureuses et fécondes. Succès des *Etrennes*

helvétiennes, recherches multiples du folkloriste et du patoisant. Le meilleur et surtout le plus solide de l'œuvre historique de Bridel date de cette époque. Dans l'atmosphère qui lui convenait, il vivait ses ans de maturité et de réalisation.

Cependant la Révolution gagnait même la haute vallée, dont les habitants ne désiraient aucun changement, satisfaits « d'un gouvernement qu'ils trouvaient juste, doux et bienfaisant, sous lequel ils payaient fort peu, au sein de la paix et de la prospérité, et dont la marche, affermie par l'expérience, leur paraissait plus paternelle que tyrannique ». Ces montagnards n'abandonnèrent l'ancien régime qu'après Berne prise et se rallièrent au nouveau : « Incapables de trahir le premier, ils le sont également de trahir le second. » Mais cela ne les empêchait point de rire aux boutades de leur pasteur :

*Le pauvre Suisse qu'on ruine
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine
Ou rapine de Rapinat.*

L'incendie du bourg fut pour Bridel une occasion de plus de témoigner de sa générosité. Il recueillit les sinistrés dans sa cure épargnée, distribua les secours, en vivres et en vêtements, envoyés de toutes parts. Lui-même partit collecter au loin, à Bâle, à Berne, à Neuchâtel, et convainquit ses paroissiens de ne pas recouvrir leurs nouvelles demeures de bardeaux, mais de tuiles.

La mort de son père, celle de sa femme mirent fin à cette période laborieuse et vivante. Le moment était venu de se séparer de ces montagnes qu'il avait parcourues en tous sens, pour les obligations de son ministère, ou en quête de documents historiques, de traditions légendaires ou encore en compagnie du botaniste Gaudin ou du géologue Escher de la Linth.

A quarante-huit ans, Bridel quittait ses montagnes et s'installait à Montreux. Il devait y rester quarante ans et terminer, dans un décor alors rustique et dans tous les charmes d'un paysage harmonieux, sa longue carrière. C'était une paroisse

différente de celle de Château d'Oex. Une population aisée. Au cours du XVIII^e siècle, de belles maisons s'étaient construites. Une route s'était ouverte au bord du lac. Par Jaman, à dos de mulet, les barils de vin étaient transportés jusque dans le Simmenthal. *La Nouvelle Héloïse* avait illustré le nom de Clarens et de romanesques pèlerins venaient s'attendrir à l'ombre du bosquet de Julie. Tout n'était pas qu'idylle. L'état des écoles était déplorable et leur fréquentation peu suivie. Le premier souci de Bridel fut de créer de nouvelles classes, de rétablir la discipline, de faire appliquer ses principes sur l'éducation civique, où l'histoire locale, la géographie, la gymnastique et, pour les filles, les travaux de leur sexe étaient à l'honneur. Il décida que des prix solennellement distribués au temple récompenseraient les écoliers méritants. Dans la cure et son jardin en terrasse, le doyen méditait d'autres réformes. Les critiques ne manquèrent pas. Son franc parler et ses plaisanteries ne plaisaient pas à tous. Les Montreusiens avaient été parmi les premiers à accepter les idées nouvelles et à planter l'arbre de la liberté. Or chacun savait que le pasteur n'aimait guère le régime récemment instauré. Le souper qu'il offrit au colonel Landolt et à ses « vieux Suisses », sa repartie à un magistrat : « Pour être plus qu'un roi, te crois-tu quelque chose ? », et tel portrait du « vrai républicain », dans lequel un paroissien influent avait cru voir sa propre satire, entraînèrent pour le spirituel ministre des aventures lapidaires qui rappellent celles de Rousseau à Môtiers, et des invitations à la prudence de la part du Conseil d'Etat. Le dévouement, la générosité de Bridel eurent raison de ces suspicions. Il s'adapta ; il discutait avec son collègue Dufour des écrivains romantiques et de ce Byron qui avait laissé à Clarens le souvenir d'un original, marchant toute la nuit dans sa chambre, mais ayant des guinées pleines ses poches. Il aimait à conter des histoires amusantes, à cribler son voisin, un ancien amiral du Léman, de questions saugrenues. Il demandait : « Pourquoi les dames ne veulent-elles plus de poches à leur robe ? » A propos d'un confrère fier de ses titres académiques, il rappelait ce que disait un professeur bâlois à

un candidat : « Qu'est-ce que créer ? — C'est faire quelque chose avec rien. — Très bien. C'est en vertu de cette définition que nous vous proclamons docteur. » Avec le docteur Buenzod, qui était l'unique médecin et pharmacien de la contrée et qui cultivait lui-même son jardin où abondaient les plantes rares, il discutait volontiers et, dans le salon de Mme Buenzod, femme charmante et vive, il rencontrait les notables et les étrangers que commençaient à attirer les premiers hôtels. Comme il tenait à être le pasteur de tous, il s'arrêtait tout aussi souvent devant les fermes et, en contemplant un bel arbre ou le soleil se couchant sur le lac, il bavardait en patois. D'illustres visiteurs venaient le voir, ainsi l'élégiaque Matthisson. Il était l'objet de distinctions étrangères et helvétiques. Le mathématicien Develey, une célébrité en son genre, voulant sur le tard rivaliser avec Walter Scott, lui demandait des conseils pour la confection de son roman historique. Le Conseil d'Etat réclamait son avis à propos de rectifications de frontières entre Fribourg et Vaud près de Morat, ou le chargeait, quand les Payernois crurent avoir découvert dans leur abbatale les restes présumés de la reine Berthe, de composer une inscription que l'on peut lire sur le tombeau actuel, et pour la translation des supposées reliques le doyen composa une cantate qui fut chantée avec pompe. Il continuait — et il le fit jusqu'à la fin — à travailler infatigablement. Il poursuivait ses recherches sur le patois, son activité en faveur des coutumes et des traditions anciennes. Il publiait beaucoup. Les derniers volumes du *Conservateur suisse* n'eurent certes pas la vogue des premiers. Un écrivain devrait savoir quitter son public avant que celui-ci ne le quitte. Ce qui paraissait charmant vers 1790 n'était plus qu'ennuyeux en 1830. L'auteur semblait trop grave ou trop superficiel. Les lectrices se plaignaient de ne pas trouver des nouvelles de la mode et estimaient les anecdotes peu piquantes. On ne comprenait plus ce mélange de sentimentalité mélancolique et de jovialité naïve et comment, après des vers tendres, il pouvait pratiquer l'épigramme :

Un avocat bossu disait à sa partie :
« Si je dis faux, monsieur, je vous en prie,
Redressez-moi bien vite. » A quoi l'autre répond :
« Je puis vous démentir, mais vous redresser, non. »

Durant ses dernières années, le vieux doyen ne quitta guère Montreux. Quelques séjours chez sa fille aux environs de Genève. Sa dernière course alpestre avait été pour porter des secours aux victimes du glacier de Giétroz et pour saluer ses amis, les chanoines du Saint-Bernard. Sous le timier transplanté des Préalpes, il se remémorait les jours disparus et les lettres de de Brenles, de F.-C. de La Harpe, de l'abbé Clément, de tant d'autres lui apportaient des échos du pays. Il témoignait d'ailleurs de la sympathie au jeune clergé, à Vinet en particulier, qui parla de son bon sens exquis, de la richesse de ses souvenirs, de sa manière d'unir la gravité du vieillard à l'humilité de l'enfant, et qui lui offrit lors de son dernier anniversaire les vœux de ses amis. Il considérait avec une indulgence détachée les révolutions nouvelles. Quand le gouvernement provisoire de 1845 lui demanda, comme à tous les pasteurs, d'adhérer au régime : « Ecrivez, dit-il à son vicaire, car sa main ne pouvait plus écrire, qu'à l'âge où je suis parvenu on adhère facilement à ce qui est provisoire. » L'une de ses dernières joies fut la sérénade que lui donnèrent des Zofingiens, auxquels il offrit des gaufres et des conseils tout aussi savoureux. Il ne boudait pas au succès de ses après-venants. Il lisait avec satisfaction les biographies d'Herminie Chavannes, il était heureux que Juste Olivier reprît sa « lyre désaccordée ».

L'œuvre elle-même de Bridel présente un double aspect : elle est d'un initiateur et d'un attardé. La sensiblerie du style, la négligence des vers, une certaine philosophie sont du XVIII^e, mais son sentiment de la nature, son penchant à la rêverie, son goût du pittoresque et de la couleur locale sont préromantiques. Ses poèmes ne réalisent qu'imparfaitement son ambition d'enrichir notre pays d'une poésie qui lui soit propre. Les sujets sont

helvétiques, mais il y a trop d'artifices à la mode alors, de doux aquilons et des zéphirs et des dieux plus ou moins mythologiques. Parfois sa peinture des aspects du Léman est agréable, quoique abstraite. Quelques strophes ne sont pas dépourvues d'harmonie, de sincérité :

*Cesse de me pleurer, j'ai fourni ma carrière ;
A ton tour la tienne, et remplis tes destins...*

Il estimait lui-même que les poètes, pour quatre vers excellents, se permettent d'en écrire quatre-vingt-seize qui ne le sont pas. Un honnête quatre pour cent. Est-ce même la proportion s'appliquant à son œuvre ? Çà et là, un accent nouveau :

*Cet arbre ainsi correspond à mon cœur...
Mais ce doux sentiment qu'on ne peut définir...*

Les écrits en prose sont supérieurs. Ils contiennent des pages sobres ; ils sont émaillés d'anecdotes amusantes. Eugène Rambert a vanté leur valeur pédagogique. Sans doute l'histoire telle que la comprenait Bridel avait des exigences peu marquées. On a reproché souvent aux *Etrennes* et au *Conservateur* d'être romancés. Leur auteur a avoué n'avoir jamais distingué entre ce que lui soufflait la poésie et ce que l'histoire lui enseignait. Il était attaché à certaines légendes comme à ces étymologies celtiques en vogue dans sa jeunesse et auxquelles il demeura fidèle, n'ayant pas le courage de corriger ses erreurs. Mais ses fantaisies, il les donnait en général comme telles. Ce n'est pas sa faute si de graves écrivains les ont introduites dans l'histoire en supprimant les « on rapporte », les « la tradition veut que... » dont le chroniqueur les accompagnait prudemment.

Cet alliage de vérité et de fiction était une étape dans notre formation. Il importait de gagner les esprits au goût de l'histoire, de les convertir au culte du passé en les charmant. C'est ce que le doyen a accompli. Il a ouvert la voie aux recherches des savants et leur a préparé un public. A l'origine de l'attrait que l'histoire exerça chez nous vers 1830, il y a le doyen Bridel et

ses émules, Mme de Montolieu et ses *Châteaux suisses* et les *Anecdotes* de Mme de Pont-Wulliamoz. D'ailleurs ses chroniques renferment plus d'un document précieux. Elles ont été pillées sans vergogne par de très fidèles plagiaires qui n'ont, le plus souvent, omis que de citer leur source. Et malgré les déficits de la méthode qui a présidé à son élaboration, le *Glossaire* demeure, pour ceux que notre patois intéresse, riche de renseignements que l'on ne trouverait nulle part ailleurs.

Toute l'influence de Bridel n'est pas là. Ses contes, ses descriptions de sites pittoresques, et du lac Lioson, et du val d'Illiez, ses scènes de vie champêtre, ses idylles légendaires où fuse le rire de Chalamala ont eu sur notre expression littéraire une influence initiatrice. « J'aurai en littérature helvétique, disait le doyen, des successeurs qui vaudront mieux que moi. » Il serait facile de citer des noms. Le premier, il a prêté l'oreille au génie du lieu. Parfois on a donné à cette voix des accents douteux et d'une banalité affligeante. Un certain romantisme a tenté de figer notre esprit en une pseudo-tradition étroite. Cependant le *Conservateur* a eu sur d'autres une action plus profonde et plus vraie. Il a appris à tout un peuple à trouver le pays lui-même dans sa nature et dans son histoire. Non seulement dans ce Pays de Vaud ou en Suisse romande en général, mais, comme le rappelait un historien gruyérien, M. J. Humbert, le doyen de Montreux a été le promoteur du mouvement artistique qui a donné à la Gruyère au siècle dernier son cachet particulier. Et nous, Vaudois, il nous a préparés à nous retrouver nous-mêmes. Sans les humbles débuts du doyen, nous ne serions peut-être pas parvenus à Ramuz.

Le doyen Bridel est une figure sereine et joviale, un savant d'autrefois, une âme plus complexe qu'il ne paraît au premier abord. Ecrivain de langue française, ses maîtres furent, plus que les auteurs de Paris, les Anglais et les Alémaniques; Vaudois aimant son terroir, il demeura fidèle à Berne et à l'idéal politique de Leurs Excellences; Romand épris de nos traditions les plus vraies, il voulait avant tout resserrer les liens de solidarité helvétique; protestant, il n'était pas sans

sympathie pour le catholicisme; et ne passa-t-il pas pour libéral sous l'ancien régime et pour rétrograde sous le nouveau ?

Le doyen Bridel, c'est une époque avec ses débuts cosmopolites et mondains, puis son effort de création originale, ses luttes d'idées et d'intérêts, du gouvernement aristocratique des baillis aux mouvements de 1830 et de 1845, de la religion rationalisée du XVIII^e finissant au Réveil, en passant par les mystiques. C'est le désir de découvrir dans le passé et le cadre ambiant la raison d'être du canton nouveau-né et la volonté de l'unir aux républiques confédérées. Toute une époque. Et tout un paysage : le bassin du Léman, les monts de Gruyère, les vignes de Lavaux et de la Côte, le Jura et le Jorat, et les plaines fécondes et, à l'arrière-plan, l'Oberland et le Valais.

De Philippe-Sirice Bridel et de son temps, l'érudition de M. le directeur Roulin et de ses collaborateurs nous a offert dans un ensemble bien venu de parlantes images. Manuscrits, éditions diverses, estampes. Toute une époque et tout un paysage que le vieux doyen nous aide à comprendre et dont il nous permet d'aimer le charme disparu.

HENRI PERROCHON.